

La métropole canadienne fête bruyamment la victoire

Une joie exubérante se manifeste dans tous les quartiers de la ville — Profusion de décorations, d'effigies. . . et de papiers de rebut — Une manifestation tapageuse se déroule, dans la soirée, sur la "Place de la Victoire" — Fusées et feux de bengale — Les impressions d'un nouvelliste

Dès 10 heures de l'avant-midi, hier, jusqu'à tôt ce matin, les Montréalais ont fêté fort bruyamment la victoire alliée en Europe. Vieux comme jeunes, tout le monde s'en est donné à coeur-joie. On a laissé là, travail, soucis, réglemens de circulation, politesse trop guindée, etc.

Dans notre édition d'hier, nous avons parlé des premières réactions des citadins et des manifestations qui ont suivi. Il ne faudrait pas croire que les citoyens de Montréal en sont demeurés là dans leurs réjouissances.

Vers 1 heure de l'après-midi, tout s'est calmé momentanément. Il fallait bien aller manger et puis raconter ses exploits à la famille.

Tout le monde pavoise

La population a décoré et pavoisé en un rien de temps. Rue Saint-Denis, à la Centrale de la J. O. C., plusieurs drapeaux volent au vent. Tout le long de l'immeuble courent deux grandes banderoles où l'on peut lire en lettres rouges: "Nous avons la victoire! Aurons-nous la paix?" et sur une autre banderole: "Pas de paix véritable sans justice, ordre, charité". Voilà des gens qui n'ont pas perdu la tête. On peut admirer en passant la façade brillamment décorée de la maison Dupuis Frères. Et tout le long de la rue Sainte-Catherine, ce n'est que drapeaux, effigies, inscriptions et amas de papiers, vestiges des manifestants de l'avant-midi. Les demeures des citoyens ont, elles aussi, arboré les décorations de la victoire. Il n'y a presque personne dans la rue à ce moment. Des automobiles parées de toutes les couleurs circulent avec bruit.

Après-midi tranquille

L'après-midi s'est déroulée sans grandes manifestations. Ça et là quelques groupes joyeux chantent et crient en brandissant drapeaux et serpentins. Dans le quartier des grands magasins à rayons de l'ouest la circulation est paralysée. Toutes les familles sont maintenant dehors. Assis sur le palier ou sur le balcon, nos gens s'interpellent joyeusement. Des vendeurs de journaux se répandent partout. Les manchettes de ces journaux sont pour la plupart très sensationnelles.

Vers 4 h., nous rencontrons un cortège de jeunes gens qui défile sur la rue Saint-Hubert en clamant: "On va chez Camillien".

Les manifestations sont isolées et sans intensité.

Début de la soirée

Vers six heures, nous retournons rue Sainte-Catherine, en quête de nouvelles. La plupart des restaurants et salles à manger sont fermés.

La force constabulaire de Montréal semble avoir posté tous ses agents rue Sainte-Catherine. A tous les angles de la rue, un agent est de faction, bâton à la main. Deux ou trois policiers à la porte de chaque théâtre. On peut s'imaginer que la soirée sera aussi calme que l'après-midi.

La foule commence à se masser entre la rue Peel et la place de la Victoire. Mais personne ne manifeste trop bruyamment. On semble attendre l'incident qui provoquera la manifestation en masse.

Peu de circulation rue Sainte-Catherine. La police empêche les automobilistes de s'y engager et les tramways sont très espacés.

Carré Phillips (Place de la Victoire), quelques curieux se sont attroupés. Des soldats chantent et dansent avec des jeunes filles. Mais tout cela se fait sans trop de bruit. Dans le groupe, on distingue quelques soldats mutilés, portant l'uniforme bleu de l'hôpital militaire.

A ce moment, un motocycliste vient tomber; juste derrière la Place de la Victoire. La foule accourt aussitôt et entoure le pauvre homme, qui n'est pas à son aise du tout.

Première manifestation

Vers 7 h., les premières manifestations ont débuté, angle Peel et Sainte-Catherine, une parade se forme sous la direction de soldats. La police est incapable de briser les rangs. Le cortège s'engage rue Peel, vers le nord.

Chantant et criant, les manifestants entrent à l'hôtel Mont-Royal, font le tour de la salle d'honneur et sortent sans plus de façon. Les voyageurs de l'hôtel regardent avec un sourire étonné.

Le cortège essaie ensuite de pénétrer à l'hôtel Windsor. La moitié des manifestants peut entrer et l'autre chante dehors. C'est ensuite au tour de la gare Centrale. Le même manège se répète et l'on revient enfin rue Sainte-Catherine.

Mais là, le spectacle n'est plus le même du tout. La circulation est complètement paralysée et la foule commence à déambuler sur la rue Sainte-Catherine.

Avec l'arrivée des manifestants de la parade, la foule se fait plus audacieuse et l'on s'engage définitivement en plein centre de la rue Sainte-Catherine. Drapeaux en tête, notre nouveau cortège, imposant celui-là, s'engage vers l'est.

Tout le monde est enfin heureux. Le spectacle commence.

Le spectacle

Des militaires tout heureux sont en tête du cortège et semblent bien s'amuser. Des jeunes gens et des jeunes filles font la chaîne et emprisonnent de malheureux curieux, tout gênés de se voir le centre d'une manifestation. L'on salue un petit enfant de 2 à 3 ans et on l'abrite sous le drapeau britannique. Les automobiles ne peuvent plus traverser la rue et c'est un concert de trompes d'appel. Beaucoup de soldats parmi la foule.

Mais ce sont encore les jeunes filles qui font le plus de tapage. La plupart sont coiffées d'un petit sombrero rouge, d'autres ont des bérêts de marins ou des casques de soldats.

Un tramway à l'horizon! Mouvement de téméraire audace dans le cortège et l'avant-garde fonce à toute allure. L'agent de police fait signe au conducteur de passer, mais les manifestants s'y opposent. Un d'entre eux essaie de décrocher le "trolley" mais il en est empêché par un policier aux yeux réprobateurs.

L'on arrive enfin Place de la Victoire. Là c'est un véritable carnage qui s'opère. Les manifestants montent sur l'estrade et arrachent les vergues de drapeaux qui s'y trouvent. On brandit avec triomphe ces perches d'une dizaine de pieds. Un jeune homme, plus audacieux que les autres, grimpe au faite de la construction et tente en vain d'y prendre le drapeau. Avec les perches arrachées sur l'estrade, des jeunes gens et des soldats enfoncent l'estrade... mais Edouard

VII, immortalisé dans la pierre, demeure impassible derrière son fragile écran.

A ce moment, venues on ne sait d'où, une dizaine de fusées éclatent. Il y a longtemps que l'on a perdu l'habitude des feux de bengale et les manifestants crient leur joie.

La foule est capricieuse et se lasse vite d'un plaisir. D'un commun accord, nos gens décident de revenir sur leurs pas. Au milieu d'une foule compacte, des jeunes gens imprudents manient les longues perches de drapeaux, sans penser qu'ils peuvent assommer les voisins. On assoit une jeune fille sur la perche et l'on repart.

On assoit une jeune fille sur la perche et l'on repart.

Un tramway se trouve bloqué devant la Place de la Victoire. Eh bien quoi! On va l'aider à se tirer d'affaires. Cinq ou six bons hommes s'emparent d'une hampe de drapeau et foncent sur le tramway.

Tout Montréal semble s'être donné rendez-vous à cet endroit de la rue Sainte-Catherine. Il devient très difficile de marcher. Même si toute la rue est à la disposition des piétons, quelques infirmiers circulent, trousse à la ceinture. Un groupe d'agents de la police fédérale tentent en vain de diriger la circulation. Impossible d'avancer. Chacun marche sur les talons du voisin. Nous sommes devant les magasins Eaton. De tous côtés, la multitude se presse. Le coup d'oeil est magnifique. Des milliers de figures réjouies, à perte de vue. Il faut se résoudre à demeurer là.

Les badauds s'offrent alors un nouveau spectacle. On appuie les hampes de drapeaux sur un mur et deux jeunes gens y grimpent avec agilité.

Il y a une très intéressante étude à faire. On se touche des coudes, avec un peu d'énerverment, sourire aux lèvres, et une folle envie de crier. Les deux jeunes gens continuent de grimper. La foule règle sa respiration sur les gestes des grimpeurs. Ils descendent de quelques poches; une vague de soupirs s'étend sur la multitude. Enfin des braves formidables éclatent; les "héros" sont parvenus à prendre pied sur le rebord d'une devanture et ils s'appliquent à arracher les drapeaux qui s'y trouvent. Le reporter du *Devoir* écoute les réflexions autour de lui:

—C'est stupide.

—J'ai jamais vu ça.

—Ils devraient nous lancer un drapeau.

—Que de monde!

Mais on se lasse vite de ce nouveau spectacle. La foule s'ébranle et laisse là-haut les deux "grimpeurs". A ce moment, une fanfare de l'Armée du Salut fend la multitude. Un choeur de femmes chante un cantique. Nouveau spectacle, nouvelle lassitude.

Il est maintenant impossible de suivre tous les incidents. La police a définitivement baissé pavillon devant l'intensité de la manifestation. Les groupes prennent des directions différentes.

A côté du reporter perdu dans cette foule, une vieille dame, très pâle, s'agrippe à deux mains à un poteau et regarde avidement le spectacle. Un peu plus loin, un jeune homme prononce une harangue devant un enfant et la foule applaudit. Là, un groupe de marins français. Nos mathurins font la roue devant un groupe de jeunes filles.

Entrons dans un restaurant, le seul qui soit ouvert dans ces parages. La vaste salle est pleine à craquer. Une musique entraînant déferle sur les convives. Une dame âgée entre, le sourire aux lèvres, un peu excitée, elle esquisse un pas de danse. La salle entonne en choeur la musique du phonographe.

A minuit, les manifestations se continuent avec la même intensité. Une fanfare de marins vient prendre part à la fête. Les jeunes filles sont un peu lasses, mais n'en continuent pas moins de crier avec la plus belle énergie. Plusieurs hommes âgés se promènent, impassibles.

Au retour, dans le tramway, deux jeunes gens, portant un costume de carnaval, continuent la fête.

Vers 1 heure du matin, un cortège de jeunes gens circule dans la rue St-Hubert en criant sur le même ton qu'au début de la soirée.

Il y eu d'autres manifestations un peu partout dans la ville, notamment au parc La Fontaine.

Ce matin, calme complet. Seuls les journalistes, semble-t-il, sont debout. Des amas de papiers révèlent seuls les réjouissances d'hier. Tout le monde dort. Tous les magasins sont clos, ainsi que les restaurants. La joie fatigue beaucoup...

André LANGEVIN